

Chaque jour est un adieu

Du même auteur

D'amour et de nuit
Éditions de la Grisière, 1971

Les Chemins de Bob Dylan
Éditions de l'Épi, 1971

Aube-Mer
Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1973

Montand
Éditions Henri Veyrier, 1977

Mon œil. Chroniques cyclothymiques
d'un zappeur professionnel
Éditions Syros Alternatives, 1989

Les Mémoires de Mon œil
Éditions du Seuil, 1993

Je ne vous ai pas interrompu!
Éditions du Seuil, 1994

Les Images
Éditions du Seuil, 1997

Alain Rémond

Chaque jour est un adieu

récit

Éditions du Seuil
27, rue Jacob, Paris VI^e

Ce livre est édité par Hervé Hamon.

ISBN 2-02-038974-6

© Éditions du Seuil, janvier 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors qu'il n'y a plus ?
Saint-John Perse, *Éloges*

*Pour vous, ceux de la tribu,
les frères et les sœurs, à qui je dois tant...*

Hier soir, Yves m'a dit qu'il était passé devant la maison, à Trans. Il m'a demandé si je savais qui y habitait, maintenant. Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne sais même plus quand est-ce qu'elle a été vendue, la maison. Peu de temps après la mort de ma mère, sans doute. Je n'avais pas voulu m'en occuper. Je m'étais bouché les yeux et les oreilles. Faites ce que vous voulez, vendez-la, ça m'est égal, je ne veux pas le savoir, ça ne m'intéresse pas. Pour ce qu'elle vaut, cette maison. Encastrée entre deux rues. Coincée entre deux autres maisons. Le terrain ? Une petite cour, de l'autre côté de la rue. Une maison qui tenait par les papiers peints, tellement elle était mal foutue. Les pièces coupées et recoupées, pour faire des chambres. Pas de chauffage. Un étage. Une maison minable, voilà. Alors, vendez-la à qui vous voulez. Qu'est-ce que ça peut me faire ?

Oui, c'est vrai, c'est ce que je me suis dit, à

l'époque. N'empêche qu'il a suffi qu'Yves m'en parle, hier soir, pour que je sursaute à cette seule idée : d'autres gens y habitent, dans notre maison. Et ça reste complètement insupportable. Combien de temps a-t-elle été à nous ? J'avais six ans quand on s'y est installés. J'en avais vingt-cinq à la mort de ma mère. Voilà : une vingtaine d'années. Et ça fait plus de vingt-cinq ans que ma mère est morte. Pourtant, je n'arriverai jamais à en parler autrement que de *notre* maison. Alors, dehors les intrus, les usurpateurs ! Tirez-vous ! Cette maison n'est pas à vous. C'est la nôtre. On y a vécu trop de choses, trop fortes, trop intenses. On y a été tellement heureux et parfois, aussi, si totalement désespérés, nous tous, les dix enfants. Et nos parents. J'habite loin de Trans, maintenant, depuis longtemps, loin de la maison, loin de tout ça. Mais il m'arrive de retourner en Bretagne, de passer par Trans, de m'y arrêter. De repasser devant la maison, en tremblant. D'avoir envie de jeter un œil par la fenêtre, mine de rien, pour voir ce que c'est devenu, à l'intérieur. Mais c'est comme si je me brûlais, en approchant de la fenêtre. Je ne peux pas regarder, c'est tout simplement impossible.

Yves, c'est mon plus vieil ami. On s'est connus en pension, j'avais dix ans et demi, j'entrais en sixième, il était en cinquième. Parfois on s'est perdus de vue, un an, deux ans. Mais on s'est toujours

retrouvés. Finalement, il est revenu en Bretagne. Moi je suis resté à Paris. Je passe de moins en moins souvent à Trans, devant la maison. Alors, de temps en temps, je regarde de vieilles photos. Celle-ci, par exemple : ma mère avec deux de mes sœurs, dans la cuisine, devant la cheminée. Elles rient. C'est le soir, après le repas. Je regarde la photo et j'ai envie d'entrer dans la cuisine, de m'asseoir, de les écouter. Comment avons-nous pu être si heureux ? Je sais que les photos mentent, qu'on peut leur faire dire n'importe quoi. Un homme et une femme sourient à l'objectif et on s'invente, en les regardant, toute une histoire d'amour, de bonheur. Si ça se trouve, juste avant la photo, ils étaient en train de se chamailler. Si ça se trouve, ils se détestent, ils vont se séparer. Mais, pour la photo, ils sourient. Ils mentent. Comme la photo. Cette photo-là, celle de ma mère et mes deux sœurs dans la maison, à Trans, je sais qu'elle ne ment pas. Parce que j'ai vécu cet instant-là et tant d'autres semblables. C'est un bonheur qui me tue, que je ne peux pas regarder plus de quelques secondes. Alors, vite, je referme l'album. Et j'essaie, vite, de penser à autre chose. Parce que, en même temps que ce bonheur, il y a eu trop de malheur.

Mais avant de parler de la maison de Trans, il faut parler des autres. Celle de Mortain, d'abord, où je suis né. Trans, c'est en Bretagne, quelques centaines d'habitants, au-dessus de la baie du Mont-Saint-Michel. Mortain, c'est de l'autre côté, en Normandie. Mes parents, venant de Bretagne, s'y étaient installés, à la fin des années trente, parce que mon père, paysan, fils de paysans, y avait trouvé du travail : un emploi d'ouvrier agricole. Payé au lance-pierres. Corvéable à merci. Un jour, il en a eu assez de se faire exploiter et il est devenu cantonnier. Au moins, la paye assurée à la fin du mois. La maison de Mortain, aux Aubrils, très précisément, c'était une bicoque au milieu d'un champ, en lisière de forêt. Une seule et unique pièce, pour toute la famille. Dix, à l'époque : mes parents et huit enfants. Comment faisaient-ils pour se débrouiller ? Je n'en ai pas la moindre idée. Quand on l'a quittée, la maison de

Mortain, j'avais tout juste six mois. Je suis revenu la voir, après. Vraiment une bicoque. Aujourd'hui, il n'y a plus que le champ : la maison a été rasée. Il me reste une photo, une seule, prise de loin. Je la regarde et j'essaie d'imaginer ce qu'a été la vie quotidienne, pendant toutes ces années, les uns sur les autres. Je me suis fait raconter, par mes frères et sœurs. Ils m'ont dit des bribes, des lambeaux d'histoires.

Mais ce qu'ils avaient vraiment envie de raconter, c'était autre chose. La guerre. La véritable histoire de la famille à Mortain, c'est la guerre. Ces quelques semaines, entre juin et août 44, où tout a basculé. Et qui ont effacé, dans la mémoire familiale, des années de vie commune dans la petite bicoque. Le débarquement. L'arrivée des premiers parachutistes américains, surgissant de la forêt. La terrible contre-attaque allemande, les SS de la division Das Reich remontant d'Oradour, repoussant les Américains. La bataille de Mortain, prise par les uns, reprise par les autres, se terminant dans les ruines, au corps à corps. Cette scène, surtout : la famille est dehors, dans le jardin, en train de manger. Des bombardiers surgissent dans le ciel, tout le monde regarde, nez en l'air. Soudain des bombes, tout autour, commencent à exploser, mes parents et mes frères et sœurs se précipitent vers la tranchée, derrière la maison. A ce moment précis, une bombe tombe dans le jardin, explose, ma mère est

touchée de trois éclats. Mon père va chercher du secours à la ferme voisine, distante d'à peine deux cents mètres. Il est obligé de ramper, car aux bombardements ont succédé les tirs de mitrailleuse, la maison étant juste entre les lignes allemandes et américaines. Il met presque une heure à faire ces deux cents mètres, avant de frapper à la porte des voisins, qui, eux, sont persuadés que toute la famille est morte. Pendant ce temps, dans la précipitation, ma sœur Agnès, âgée de quelques mois, a été oubliée dans son landau, sous un arbre. Un éclat de bombe brise net une branche, juste au-dessus du landau, mais Agnès n'a rien. Miracle, dira la légende familiale. Quelques jours plus tard, les Américains frappent à la porte. Pour en finir, disent-ils, ils vont tout raser, pierre par pierre. Ils invitent la famille à partir, le plus vite possible, le plus loin possible. Et mes parents s'en vont, sur-le-champ, avec leurs six enfants, à pied, sur les routes de Normandie, poussant le landau, pour tenter de rejoindre la Bretagne. Mortain, c'est l'enfer. Mais sur la route, partout, c'est la guerre. A la moindre alerte, il faut se cacher dans les talus, attendre, le cœur battant. La blessure de ma mère s'infecte, elle est soignée par un médecin américain. Enfin, ils arrivent en Bretagne, à Combourg, dans la ferme de ma tante. C'est l'été, le mois de juillet. A la ferme, c'est le jour de la moisson. C'est la fête. La guerre est à des années-lumière. Mes

parents, mes frères et sœurs, n'arrivent pas à raconter d'où ils viennent, ce qu'ils furent, à quoi ils ont échappé.

La guerre finie, ils retournent à Mortain. Beaucoup de ceux qui n'ont pas voulu partir sont morts. La ville est presque totalement rasée. La bicoque, elle, est toujours debout, au milieu du champ. Ils s'y réinstallent. Mon frère Jacques y naîtra, un an plus tard. Et moi, l'année d'après.

Telle est l'histoire de Mortain, dans la légende familiale. Quelques semaines de cauchemar, un vrai miracle d'y avoir survécu. Mais, après coup, au fil des années, des récits successifs, quel fabuleux western ! Nous, les plus jeunes, on ne se lassait pas de se faire raconter l'épopée, on était jaloux de ne pas l'avoir vécue. C'est devenu, entre nous, une véritable obsession, comme si tout venait de là, ce qui nous unissait, nous, la famille. Quand, des années plus tard, on retournait à Mortain, c'était pour nous faire raconter, sur les lieux mêmes, dans la forêt, tous les détails de l'aventure, les combats, les obus, les soldats. Ma mère avait ramené des douilles d'obus et des balles de mitrailleuse qu'elle astiquait soigneusement, tous les jours, et qui trônaient sur le buffet. Toute mon enfance, toute mon adolescence, j'ai vu ces douilles d'obus et ces balles de mitrailleuse, artistiquement disposées sur le buffet, brillant de mille feux. On dévorait les livres, les brochures, les

revues qui racontaient la bataille de Normandie, pour dénicher les quelques pages consacrées à la bataille de Mortain. Plus tard, ce sera la fascination pour les films de guerre : revivre en images, dans le tonnerre des obus, la saga familiale. Notre vie est là, dans ces quelques kilomètres carrés saccagés, déchiquetés, d'où nous sortons vivants. Héros d'une épopée qui a sa place dans les livres : la libération de la France ! Grands mots, grandes phrases, qui ronflent dans nos têtes d'enfants, habitent à jamais notre imaginaire. Quelle différence avec l'autre guerre, la grande, celle de 14-18. Toute mon enfance, j'ai vu des femmes en noir, grands-mères, grands-tantes. En deuil perpétuel de leurs maris tués dans les tranchées, ou morts des suites de la guerre, ces saletés de gaz qui les avaient empoisonnés. Une atmosphère pesante, sinistre, des photos dans des cadres, sur les buffets, le souvenir d'une catastrophe qui avait décimé les familles. Notre guerre à nous, celle des Américains contre les SS, c'était un formidable réservoir de récits, d'aventures. Mon frère aîné nous racontait comment il avait vu sortir de la forêt, près de la maison, les premiers Américains : c'était plus fort, plus palpitant que toutes les histoires qu'on lisait dans les illustrés. La guerre, c'était nous.

Au début des années cinquante, alors que nous étions installés en Bretagne, à Trans, je suis

souvent revenu à Mortain, en vacances chez mon parrain. J'ai le souvenir, à cette époque (j'avais sept-huit ans), d'une ville bizarre, à moitié détruite, à moitié reconstruite. Il y avait plein de baraques en bois, bâties à la hâte pour reloger, provisoirement, ceux qui avaient tout perdu. Seule la vieille église du XV^e siècle, la Collégiale, en plein cœur de la ville, était restée intacte. Un miracle, évidemment. Ce sont des souvenirs en noir et blanc, un peu flous, qui bougent et tremblent dans ma mémoire, comme des fantômes. Sur la route, en sortant de Mortain, je revoyais la petite maison au milieu du champ, la bicoque où j'étais né. Et, bien entendu, pendant ces vacances, avec un camarade que je retrouvais chaque été, on jouait à la guerre. Aujourd'hui encore, quand il m'arrive de traverser la Normandie, le Cotentin, je suis fasciné par ces bourgs, ces villes, entièrement reconstruits par les Américains, tous sur le même modèle. Et par ces cimetières de croix blanches, ces Anglais, ces Canadiens, ces Américains morts au soleil de l'été 44. C'est certainement une maladie, cette fascination pour ce qui s'est passé là, voilà plus de cinquante ans. Je suppose que ça devrait se soigner. Mais voilà, c'est comme ça, c'est notre histoire. Mortain, la guerre, les Américains et les SS, on est nés là-dedans, nous, la famille. Tous cinglés, c'est sûr.

Trois ans plus tard, en 1947, nous déménageons. Finie, la vie à dix dans une seule pièce, à Mortain. Nous voilà installés au Teilleul, à une dizaine de kilomètres. Mon père a réussi un concours : de simple cantonnier, il est devenu chef cantonnier. Et il vient d'être nommé au Teilleul. Nous logeons dans une de ces baraques en bois, qui nous a été attribuée en tant que « sinistrés de guerre ». Le luxe : trois pièces ! Détruite, elle aussi, aujourd'hui, la baraque, comme la bicoque de Mortain. Cette fois, j'ai mes propres souvenirs. L'école maternelle. Des cerises qu'on cueillait, mon frère Jacques et moi, toujours au même arbre, en allant à l'école. Nos expéditions dans les décharges, les trous à ordures. C'est fou ce qu'on aimait ça, on passait des heures à fouiller là-dedans, pour récupérer un jouet cassé, une vieille boîte en métal, un truc à ressort, un objet bizarre qui nous faisait rêver. N'importe quoi, du

moment que ça nous paraissait utilisable, récupérable. On ramenait nos trouvailles à la baraque et notre frère Henri, qui adorait déjà bricoler (il est devenu mécanicien), nous fabriquait un truc tout neuf. Ce sont de tout petits souvenirs, des souvenirs minuscules. Une baraque en pleine campagne, à deux kilomètres du bourg, au carrefour de Saint-Patrice. La route, toute droite, qu'on faisait à pied pour aller à l'école ou, le dimanche matin, à la messe. J'ai cette photo (prise par qui, je me demande bien) de nous trois, ma sœur Agnès, mon frère Jacques et moi, tout endimanchés, peignés de frais, sur la route de la messe. Je dois avoir cinq ans, j'ai un pull tricoté (par ma mère ou ma sœur Monique) avec deux petits pompons. Qu'est-ce que j'ai l'air cloche, avec ces deux pompons ! Parfois, je faisais le trajet sur le porte-bagages du vélo d'Agnès. Du bourg à la baraque, ça descendait, ça filait tout droit. En passant au carrefour de Saint-Patrice, Agnès, qui avait une peur bleue, fermait les yeux et fonçait façon kamikaze. On n'a jamais eu d'accident. Si ce n'est pas un miracle, qu'est-ce que c'est ?

Mon frère aîné, Jean, était en pension, loin du Teilleul, loin de la Normandie. Quand il revenait pour les vacances, on allait l'attendre à l'arrêt du car. C'était un car rouge, avec une grosse roue de secours fixée à l'arrière. Comme il arrivait par la route de Flers, on l'appelait le car de Flers, et il

me semblait que Flers était à l'autre bout du monde. Je crois bien que l'attente et l'arrivée du car de Flers, le soir, au bord de la route, est l'un des plus grands événements de ma vie d'enfant, au Teilleul. Depuis, j'ai toujours aimé attendre. Dans les gares, les aéroports, à une station de métro. N'importe où. Attendre quelqu'un, c'est le bonheur. Jean arrivait de très loin, de son collègue du Maine-et-Loire, c'était un monde mystérieux, fascinant, avec ses rites et ses coutumes. Il en ramenait des mots, des expressions, une façon d'être, à des années-lumière de notre petite vie dans la baraque, en pleine campagne. Quand il descendait du car de Flers, c'était comme un grand courant d'air, l'impression d'un ailleurs quasi mythique. Il y avait une autre vie, là-bas, dont je ne savais que quelques bribes. Plus tard, moi aussi, j'irais en pension.

Et puis au Teilleul sont nés ma sœur Madeleine et mon frère Bernard. Voilà, on était au complet. Les parents et les dix enfants. On allait être labellisé, à vie, famille nombreuse. Avec une symétrie garçons-filles (cinq de chaque côté) qui ne cesserait pas de susciter des oh ! et des ah ! d'admiration, de stupéfaction. Famille nombreuse, bretonne, catholique. Une vraie carte postale. Déjà, pendant la guerre, mes parents avaient eu droit à un beau diplôme de reconnaissance de l'État français, signé du Maréchal Pétain,

inventeur du label famille nombreuse. Plus tard, on aurait le prix Ouest-France, avec photo dans le journal. Et le prix Nestlé, idem. A chaque fois, grande cérémonie, repas, discours, en présence des plus hautes autorités civiles et religieuses. Attention, ce n'était pas gagné d'avance : il fallait justifier d'excellents résultats scolaires et, surtout, d'une conduite morale irréprochable. Je me souviens des certificats de bonne conduite, qu'il fallait demander aux directeurs d'école. On était honteux d'avoir à les demander. Et fiers de les obtenir. Une famille nombreuse proposée, par voie de presse, à l'édification des foules, se devait d'être nickel. Accessoirement, il y avait, à la clé, une somme d'argent, récompense de nos mérites. Lesquels consistaient essentiellement à contribuer efficacement au repeuplement de la France. Le baby-boom, c'est nous. Cet argent, on n'en avait pas honte. Parce qu'on en avait drôlement besoin. Famille nombreuse, bretonne, catholique. Et sans un sou. Voilà le tableau. Ajoutons : une flopée d'oncles, de tantes, de cousins ou de petits-cousins, de cousines ou de petites-cousines. Tous paysans. Ou, plus original, du côté de ma mère, marchands de cochons.

Et justement, voici que s'annonce, après les années normandes, le grand retour vers le berceau familial : la région de Dol, de Combourg. Mon père, après Le Teilleul, est nommé à Trans, où

nous débarquons, un jour d'été 1952, dans cette maison mal foutue, toute cabossée, qui tient par les papiers peints. Et qui sera à jamais notre seul et vrai royaume, pour les siècles des siècles. Amen.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2000. N° 38974 (992812)

Extrait de la publication

